L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
BUREAU, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 21 JANVIER 1883.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Nous le savons ou vous ne le savez pas, la dernière comète, à force de coquetter autour du soleil, contre lequel elle devait se brûler, disait-on, a, au contraire, fini par captiver cet astre si prompt à s'enflammer, cela se conçoit. Si bien qu'après cette longue flirtation il y a eu mariage, et le soleil, en prenant *feu*, en prenant femme ou plutôt comète, a voulu suivre un usage de notre pauvre petite planète. On ne peut rien faire devant les enfants, répète-t-on, m'devant les soleils, paraît-il. Le nôtre a donc agi à notre exemple—par esprit d'imitation, car il n'y a rien de nouveau ni sous le soleil ni pour celui-ci, et nous a peine sonnées, il a servilement entrepris le voyage maintenant à la mode.

C'est cette excursion amoureuse qui, ces temps derniers, nous a valu la huitième pluie d'Egypte, les ténèbres épaisses, aggravées des effroyables douches que vous savez. Oui, le soleil poursuivait dans les espaces son excursion nuptiale et nous faisait infidélité, en attendant que sa blonde le lui rende, si elle rencontre là-haut quelqu'autre plus jeune que lui.

Mais les voyages de noces ont aussi leur fin. Celui de notre Phébus touche à sa cinna, si j'en juge par ces rayons qui recommencent à filtrer à travers les images gris clair au moment où j'écris ces lignes. Le grand souverain de la voûte qui nous enveloppe—celui qui, le jour, brille seul [*solus*, d'où soleil] au-dessus de nos têtes, nous revient!

Et si au course dans les sphères inconnues lui a donné soif, il trouvera ici de quoi l'étancher; d'immenses nappes d'eau à pomper, ce qui simplifierait, d'ailleurs, le travail des autorités municipales.

Il est vraiment temps que la lumière nous soit rendue. Même en plein jour l'obscurité nous attristait; il semblait que nous fussions revenus à l'époque de notre excellente administration qui, grâce à ses irrégularités avec l'inflexible Compagnie du Gaz, nous refusait toute lumière, et contraignait les contribuables, fort imposés cependant, à se heurter aux mêlé et un cause-cou d'une nuit non-interrompue.

On a plus d'une fois écrit que les violents orages, les perturbations de l'atmosphère annoncent fréquemment la venue de quelqu'événement considérable, la mort d'un grand homme par exemple. Sous ce dernier rapport pas de crainte à concevoir en écoutant le formidable concert de la nuit de jeudi à vendredi. En effet, s'il y avait tempête là-haut, il n'y a pas de grand homme ici bas pour le moment; car, cela est trop vrai jamais en cela époque ne fût plus pauvre que la nôtre. Et ce que je dis ici de notre région nous pouvons l'appliquer à toutes. Parcourez les diverses parties de notre sphère, vous n'y rencontrerez aucune de ces figures qui dominent un siècle, qui traversent les âges, qui les dominent et les ravissent. Non; pas un grand homme, sauf Victor Hugo, un attardé d'une autre génération.

Cette nuit de jeudi, vous la rappelerez-vous? Ce n'était plus de la pluie ordinaire, c'était comme un fleuve débordant de la haut. La masse d'eau en tombait verticalement, puis le vent venant à souffler lui faisait décrire des obliques en tous sens, si bien que, tout en noyant les rues, elle entrait chez vous par toute fenêtre, toute porte laissée imprudemment ouverte.

Le clapotage des eaux ainsi annoncées en un instant avait acquis une force telle que le bruit vous en assourdissait. Et en même temps que ces trombes qui semblaient ne devoir plus fermer, des éclairs gigantesques, rare nombre, déchiraient pour ainsi sur tous les points, le mettant en pièces, pour ainsi parler, se succédant avec une continuité effrayante et sublime tout à la fois; paraissant s'allumer comme pour illuminer une fête de l'infini dont ils laissaient entrevoir les profondeurs vertigineuses.

L'Opéra avait fait relâche ce même soir; mais je puis bien le lui dire sans heurter son amour-propre, quelle mise en scène se rapprochant un peu de celle-là eut-il pu nous donner! Ah! le régisseur malpâtiens qui l'avait réglée, avait prestigieusement fait les choses, et ceux qui ont suivi ce gigantesque spectacle, ne l'oublieront jamais.

Mais si ce tableau de la nature est impossant, superbe à contempler, pour celui qui est confortablement assis ou couché chez lui, combien il est lugubre, redoutable pour ceux qui n'ont pas d'abri ou dont l'abri mal clos, à demi effondré, laisse passer tous les vents, toutes les cataractes du ciel.

En face de cette tourmente ma pensée se reporta vers eux.

Nous nous plaignons à la perspective de braver les rues, par de semblables tempêtes, afin de regagner notre foyer. Mais ce foyer une fois atteint, toute peine a cessé pour nous; tandis que ces pauvres sont à l'abri du froid, des demeures trouées où s'entassent pêle-mêle tant de malheureux.

Par contre je songeai en même temps à cette charité si vivace, qui se produit et se reproduit ici sous toutes les formes, à toutes les époques, et je me rappelai qu'à cette heure même elle était en route dans un double but, et que cette fois encore les pauvres ne sont pas oubliés. Leur part est faite d'avance par le généreux chef de ce Diocèse, dont la cause est actuellement aux mains des plus ardents avocats qui soient: des mères et des filles chrétiennes, décidées à obtenir la plus brillante réussite qui ait jamais récompensé leurs efforts

On vous a peut-être souvent parlé des richesses entassées dans tel ou tel palais archiépiscopal: on vous a dit l'existence comfortable, opulente qu'y menait le prélat, grâce à un traitement princier, grâce aussi aux munificences des fidèles.

Ce tableau ne ressemble guère à celui qui frapperait vos yeux si vous pénétriez dans l'Archevêché de la Nlle-Orléans; demeure qui pourtant mériterait doublement les soins incessants de la population catholique, puisqu'elle est celle de leur père religieux, puisqu'elle rappelle aussi les premiers jours de notre histoire.

L'extérieur en présente encore un certain aspect de décence et de comfort; mais à peine avez-vous franchi l'enceinte que le désenchantement vous saisit, que vous êtes envahi par un sentiment de tristesse. j'ai presque dit de honte, le mot n'a rien de trop fort.

Là, en effet, tout est vieux, tout se disloque, tout tombe en ruines. Il n'est pas une pièce du palais archiépiscopal—ironie cinglante!—qui n'exige et depuis longtemps des réparations considérables; pas une d'elles qu'un propriétaire bien apprix eût proposer au moins exigeant des locataires.

Et cependant là loge l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, là est relégué un prélat dont l'âge et l'admirable caractère commandent tous les égards, toutes les sollicitudes, tous les respects.

Depuis un demi-siècle qu'il est parmi nous quelles preuves d'attachement ne nous a-t-il pas prodiguées! Il a d'abord fait de notre pays le sien, et je doute qu'il ait jamais porté plus d'amour à cette France où il est né pourtant. Il s'est d'abord affirmé lui comme un type achevé du prêtre affectueux; il a été le ministère éclairé, qui sait éclairer les autres, qui connaît les chemins par où on arrive à leur esprit et à leur cœur.

Il s'est signalé comme écrivain, et en toutes matières par lui traitées il s'est montré d'une incontestable supériorité. Dans le journalisme il fut une des plumes les plus lucides, les plus vigoureuses, un des lutteurs les plus brillants qui aient jamais paru en Louisiane.

Quand l'heure des épreuves, des dangers et des désastres sonna pour notre Etat; quand la misérable procoussi, qui est maintenant à la tête du gouvernement du Massachusetts—comme un signe vivant de la décomposition sociale et morale actuelle—exerça son ingénicité à nous multiplier les outrages—l'abbé Perché d'alors n'hésita pas une minute. Cédant à sa nature, dont le fond est chevaleresque, manifestant hautement et virilement ses convictions, il demeura avec une minorité héroïque, menacée de toutes les grossièretés, de toutes les basses violences du soudard qu'on lui avait envoyé, et qui voulait, à tout prix, d'abord mettre ici en maison, et puis pratiquer des saignées devant réaliser pour lui en millions. Il les a.

Que dis-je? L'abbé Perché ne se contenta point de prendre place dans les rangs de cette minorité menacée, condamnée d'avance, il voulut en être l'un des porte-voix, et pour pourvoirre ce rôle qui plaisait à son tempérament, à sa vertu, il ne s'effraya d'aucune rigueur.

Un bulletin artistique n'est point un cadre où je puisse refaire l'histoire de ces temps funèbres; si je les rappelle c'est pour faire ressortir l'abnégation à la suite des services rendus.

Après avoir été l'un des défenseurs les plus infatigables et les plus éloquents de la Louisiane, l'abbé Perché n'a rien, absolument rien retiré de sa plume. C'est à d'autres qu'il affecta toujours les revenus de son *Propagateur Catholique*—alors que celui-ci donnait d'importants résultats pécuniaires pour une feuille hebdomadaire.

Par sa seule valeur, l'abbé, puis le coadjuteur est arrivé à l'archevêché. Il y est entré en véritable apôtre, pauvre, mais heureux, par dessus tout, de cette récompense spirituelle accordée à une carrière longue, sans tache, toute de vertu.

Cette pauvreté n'a fait que croître, et aujourd'hui elle s'attache à un prélat chargé d'années et de souffrances, mais qui paraît vouloir tenir sous le silence les unes et les autres; comme s'il craignait que sa plainte ne semblât un reproche à ceux qui, peut-être, ne se sont pas assez souvenus.

A l'heure présente cette gêne a pris des proportions telles, qu'on ne saurait différer d'y apporter un soulagement. Le prélat n'a rien demandé, mais la reconnaissance, comprenant la grandeur de cette abstention, s'est décidée à se mettre à l'œuvre, et elle va faire bonne route, croyez-le.

Il en est temps.

Je le répète. L'Archevêché cède de toutes parts, pour ainsi parler; il est presque avéré de condamner à pareil séjour un chef de diocèse, dont la santé, fortement ébranlée naguère encore, a inspiré de si vives craintes. L'asile n'est plus digne de ce nom. C'est une ruine.

Quant aux ressources pécuniaires de l'Archevêque Perché, il faut que le fait ait été affirmé par lui-même pour qu'aucun doute ne soit permis à cet égard. L'Archevêque perçoit environ CINQUANTE PIASTRES PAR MOIS; et cette somme, d'une modicité révoltante, nous serions tenté d'écrire humiliante, il la doit à la générosité de prêtres et d'amis laïques, il l'a généreusement écrit lui-même avec une humilité qui est de la vraie noblesse.

Devant cette situation que ce grand cœur eût laissé se perpétuer, sans un murmure, sans un reproche, des dames se sont émues, elles ont résolu d'y mettre un terme, et elles ont organisé le concert dont il a été parlé plus d'une fois déjà dans ces colonnes.

La tâche leur est facilitée par les artistes de M. Défossez, qui, tous, spontanément, chaleureusement, sans aucune rétribution, ont réclamé la jouissance de participer à cette œuvre de juste réparation. Le talent et le cœur n'ont pas hésité en eux, et ils ont accsitât composé un programme qui témoigne qu'ils voulaient que les choses soient largement faites. Il faut les louer sans réserve de pareil élan. Ils nous y ont habitués, d'ailleurs; il n'est pas un appel de ce genre auquel ils soient demeurés sourds jusqu'ici. J'espère que quelqu'occasion s'offrira au public de leur en montrer sa gratitude et que cette occasion ne sera pas perdue.

—L'Archevêque a été vivement ému par l'initiative de ces dames qui lui vaudront ainsi peut-être quelques années de plus, et des années plus calmes; il a accepté leur offre avec autant de franchise qu'elle était faite. Seulement et pour rester fidèle à son passé de libéralité et d'abnégation, il a demandé que le produit de ce concert fût employé non pas seulement à restaurer partiellement l'Archevêché et l'église Ste. Marie, mais encore qu'une partie en fût remise aux Orphelins de l'asile Ste. Marie du troisième District. Là aussi la misère est entrée, elle impose ces privations si cruelles, si funestes aux deux bouts de la vie: enfance et vieillesse. Le pieux prélat a donné aux enfants, et de ses mains, que font parfois trembler les souffrances et les longues années remplies par le travail, il partage encore avec eux ce morceau de pain. Le pauvre qui donne au pauvre. Combien de fois cette charité là a-t-elle comptée?

Je vous parlais plus haut de la beauté du programme arrêté par les artistes qu'on entendra à la salle Grunewald le dimanche 28 janvier, juges en:

PREMIÈRE PARTIE—M. Paget, (*Le Cousin Charles*) G. Nadaud.
Mlle Jeanne Franko, (grand solo, piano.)
Mlle Hasselmans, (*Allitaia d'Amour*) ....Faure
M. Tournié, (Air).
Mlle Fouquet, (*Boléro des Vêpres Siciliennes*) Verdi.
M. Delrat, (Arioso du *Roi de Lahore*). Massenet
Mme Reine et M. Paget (Duo de la *Marjolaine*) Lecoq.

DEUXIÈME PARTIE—M. Oscar Reine. (Sole Hautbois, *Don Pasquale*).....Donizetti
M. Delrat, (Grand Air du *Rat Masqué*)....Verdi
Mlle Hasselmans, (Polonaise *Jerusalem*)..Verdi
M. Jourdan, (Romance de l'*Etoile du Nord*) Meyerbeer.
Mme Bernardi, (Grand Air).
A la demande générale, (en costume) M. Tony
Reine chantera: *Vieux d'Hivier*
Mlle Fouquet et M. Jourdan, (Duo de la *Fille du Régiment*).....Donizetti

Ce Concert-Matinée n'est pas la seule voie par laquelles les Dames Patronnesses arriveront à leur but. Lundi soir, 29 janvier, au Grunewald Hall aussi, se donnera un spectacle dont nous publierons le programme sitôt qu'il nous sera parvenu, et où une fois de plus la générosité de l'Archevêque Perché fait les petits hôtes de l'Orphelinat Ste-Marie ses premiers associés.

Je vous parlais, mercredi dernier, d'une Matinée offerte par le Professeur Cromwell avec ce même objet de venir en aide aux Orphelins. Elle s'est donnée avant hier et la réussite en a été entière, me dit-on. De plus un lunch a été servi à ces petits indigents qui, riches pour un moment, ont pu ainsi faire fête à leur estomac.

Je me rappelle avoir vu, l'an dernier, je crois, au Fort Espagnol, un repas de ce genre. Quelques instants avant de prendre leurs sièges à une table très abondamment pourvue, j'avais regardé défiler ces orphelins deux par deux. Ils s'avançaient processionnellement, avec lenteur, non pas au bruit de ce caquetage si réjouissant sur des lèvres d'enfants, mais en silence. Le silence chez l'enfant attriste.

Je les regardai un à un, et il me sembla retrouver chez chacun d'eux le même regard; regard timide, mouillé souvent, presqu'éteint, n'ayant pas de lueur intérieure, et ne s'éclairant parfois que d'une lumière extérieure, blafarde, à la surface. Regard d'une mélancolie fixe, regard vague qui, par moments, semble chercher quelque chose, quelque chose qu'il ne retrouve pas. Pauvre frêle et attendrissante créature, affamée d'affection, sitôt et si brutalement frappée par le destin, c'est une transposition que fait alors sa pensée; c'est la vision du passé qui lui apparaît. Fantômes roses, chéris, si vite disparus: la famille, les caresses du foyer! Et une minute pénible reprend sa chanson dans cette petite tête: l'enfant croit—on croit tout à cet âge—que cette vision revient, va prendre une forme palpable, va renaître dans le présent.....

Non, enfant! les lèvres qui te caressaient sont à jamais glacées, le foyer est vide pour toi, et tout entier indifférents y ont remplacé ces absents que ton cœur rappelle et qui ne reviendront plus! N'importe! il est des âmes charitables qui n'oublient point le devoir, qui veillent sur toi jusqu'en jour possible où tu te recomposeras une famille. Et si l'oubli leur venait, le chef de ton église, la tête blanche qui veille à ce diocèse, n'oublierait pas les têtes blondes. Couronne de l'enfance, couronne de la vieillesse, toutes deux saintes....

Puis bientôt ces enfants s'attablèrent, et alors quand ils furent ensemble, quand leurs dents blanches et tranchantes se sportèrent sur toutes les tentations qui les poussaient là au péché de gourmandise, ils me rappelèrent ces oiseaux muets en cage—et qui une fois rendus à l'azur, à l'espace, à la liberté, deviennent des virtuoses inimitables.

Leur douce babillage commença; le rire remplaça cette ligne rigide qu'avaient les lèvres tout à l'heure, et je vis se fond de tous ces regards briller ce point lumineux qui leur manquait auparavant. On eût dit qu'il y eût quelque chose de capiteux dans ces plats qu'ils dépeuplaient; fruits, gâteaux et sorbets leur montaient à la tête, et c'était plaisir de prêter l'oreille à ce cliquetis de gaîté chez ces orphelins qui, ainsi installés dans une salle de banquet, pouvaient se figurer, une heure, qu'une famille leur était rendue.

On ne saurait trop louer ceux qui causent semblables réjouissances aux enfants laissés ainsi seuls, dans ces moments, aux prises avec la vie. Si ceux-ci deviennent succomber dans cette lutte de l'existence, que de-ci, de-là, du moins, ils y aient compté des journées de joie, de soleil et de fleurs!

Ce sujet des pauvres me permet, sans transition forcée, de parler de ma pauvreté, à moi, comme critique, tout au moins. Si en ce moment il entraît quelqu'un dans la pièce où j'écris au petit bonheur ces lignes traînantes, je crois que vite je tendrais la main et lui dirais: Le charité, s'il vous plaît! un tout petit sujet pour un feuilletoniste aux abois.

Aux abois, on le serait à moins.

Pas une nouveauté, pas une reprise à l'Opéra, car je ne compte pas les *Aïda* qui sera chantée ce soir et dont le compte rendu ne peut trouver place dans ce bulletin.

Or je ne veux pas me livrer aux redites, vous reparler d'ouvrages et d'artistes dont nous avons déjà causé maintes fois; cela vous serait encore une faiblesse qu'à moi; vous m'accuseriez justement de piétiner sur place, et je vous l'avoue cet exercice n'a rien pour me tenter.

J'avais compté sur la soirée extraordinaire de vendredi pour faire mon marché de dimanche—qu'en de ménage—et mieux justifier ce titre de "Bulletin artistique," mais un malentendu et une transposition de programme m'ont privé de cette bonne provende. Par suite de circonstances, dont l'éclat serait ici absolument oiseux, je n'ai pu entendre l'*Intermède musical* dont j'aurais désiré vous entretenir, ou plutôt je ne suis arrivé à l'Opéra que pour entendre *La Marseillaise* par M. Tournié.

Le public a applaudi, acclamé, approuvé des pieds autant que des mains, rappelé le chanteur et demandé une seconde explosion de la chose; j'avoue que je n'ai point partagé cet enthousiasme, mais nullement, nullement.

La Marseillaise, à moins que l'interprétation n'en soit confiée à un génie tel que RACHEL, qui en fasse quelque chose d'imprévu, de radieux, et toujours pars insipide, agaçante même quand elle ne se produisait pas dans un certain milieu, dans une atmosphère d'agitation, de surexcitation politique, révolutionnaire, guerrière, que sait-je?

Cette *Marseillaise*, chantée sans cause à deux mille lieues de la France, devant une salle dont une bonne moitié n'en comprend pas les paroles, en face d'un public froid, et qui ne songe nullement à s'abreuver ses sillons d'un sang impur;" mais bien à obtenir la protection pour son industrie sucrière, un marché avantageux pour ses cotons, de l'animation dans les stocks, dans les *futures*, un actif remuement d'affaires, en un mot; *La Marseillaise*, dis je, en semblables conditions, me paraît toujours un contresens, et toujours agit sur moi en manière d'écœurement.

J'ai nommé Rachel tout à l'heure; je la vois, je l'entends encore; sublime, transfigurée, extatique, surtout dans les couplets "*Nous entrerons dans la carrière*" et "*L'amour sacré de la patrie!*" C'était, je vous l'affirme, de l'enchantement, du ravissement à la regarder, à l'écouter. Et pourtant, quoiqu'elle fût Rachel, c'est-à-dire la plus haute incarnation artistique de son époque, elle n'eût pas osé cette *Marseillaise*, je le gage, si elle eût eu à la dire devant des étrangers et à une autre date que celle qui est ici rappelée —1848.

Paris était en pleine ébullition, en pleine révolution. La flamme couvait dans les veines de la nation; on attendait fièvreusement quelque chose, quelqu'un. *La Marseillaise* n'était pas alors un anachronisme. Les passions populaires arrivées à leurs paroxysme, les poitrines lui faisaient bouclier, et bien souvent et irrésistiblement l'addition répétait le refrain avec l'incomparable diéuse, la rayonnante Rachel. Chez elle cela était senti, vécu, entraînant. Pour répéter un mot vulgaire, mais bien expressif: On croyait que c'était arrivé.

Avant-hier, j'en étais à douter que cela fût jamais arrivé, et bien grotesque aurait semblé celui de cette masse touffue de spectateurs qui se serait levé et aurait entonné le refrain, ainsi que cela est arrivé fréquemment quand l'hymne était à sa place.

M. Tournié n'est pas l'artiste de la *Marseillaise*. J'admire fort la musique de cet hymne, mais les paroles m'en sont toujours paru et m'en paraissent encore aussi médiocres que théâtrales; pas un cri du cœur, pas un élan qui vous enlève —qui vous enivre—qui vous porte à la frontière.—Le triomphe est tout entier pour le musicien. Heureusement que musique et paroles sont de Rouget de Lisle qui ne saurait se jalouser lui même.

Mais enfin, si la poésie du morceau est loin, bien loin d'être irréprochable, du moins il contient des nuances multiples qu'il est urgent de faire ressortir avec leur véritable valeur, leur signification réelle. Sous ce rapport M. Tournié a été tout à fait insuffisant, et j'imagine que point n'est besoin de le lui dire; son cri, sa physionomie, son accent n'étaient nullement du jeu.

Que je t'aime mieux dans la romance du *Sommeil!* Et lui aussi.

Quant aux choristes, venus là pour le refrain, et armés en guerre, ils n'avaient en rien, mais en rien l'air de vouloir engager les hostilités à fond; on ne sentait pas le moindre parfum de poudre ambiant autour d'eux; pas le moindre cesor vers la frontière.

Ils semblaient plutôt de bons bourgeois, hâtivement déguisés pour les fêtes qui s'approchent, ne songeant à verser aucun sang, ni pur, ni impur. Et maïg 4 mol, quand ils redisaient: *Aux armes, citoyens!* j'entendais ce cri de guerre sur l'air pisciale:

Va, mes enfant, allez,
A la grève de Dieu!

Une *Marseillaise* bonne enfant.

Le point important dans cette soirée c'est que la Batterie bénéficiaire a réalisé une recette qui diminuera quelque peu le poids de la dépense que lui avait imposée son triomphant voyage de concours militaire à Indianapolis.

Ce soir à l'Opéra *Galathée* et *La Mascotte*.

REX est en route, sa bannière flotte à tous les balcons des grandes avenues de la ville; soirées, bals, spectacles, mascarades en nombre, musique d'organisant, et M. Behan s'apprête à lui remettre les clefs de sa bonne ville de la Nouvelle-Orléans.

On vent clôturer dignement la saison des plaisirs qui lui touche à sa fin. J'ai passé des Concerts et Exhibitions au bénéfice de l'Archevêché, de l'Eglise Ste-Marie et de l'Orphelinat Ste-Marie du troisième district; aujourd'hui même, à la Salle Grunewald se donne un Concert dont les pauvres seront encore les bénéficiaires.

A cette fête musicale et chorégraphique aussi—car on y dansera—on a roulé associer des enfants. Plusieurs prendront part à l'exécution du programme. C'est bien débuter dans la vie; il semble que la charité faite par un enfant soit plus touchante encore.

Parmi les amateurs artistes qui paraîtront à la Matinée de ce jour il faut citer Mme D'Aquin, Mlle R. Fuzeaux, M. P. Bayon.

On parle de processions de jour et de nuit qui dépasseront en luxe tout ce qui s'est vu jusqu'ici. Et en attendant les étrangers qui savent que dans la ville, les organisations de notre Carnaval ont toujours plus que jamais les promesses, les étrangers affluent ici et bientôt il leur sera malaisé de trouver logement où que ce soit.

Quinze jours encore et c'en sera fait de presque tous nos plaisirs: Bals, Carnaval, Opéra; jouissances, dont malheureusement de ce beau reste. Et jusqu'à finiesa la fête, chantons aussi avec le Pygmalion de *Galathée*:

Et sur des rôts de roses
Rêvons!

L. PLACIDE CANONGE.

Les fins gourmets.

Sommes-nous aussi fins gourmets au dix-neuvième siècle qu'on l'était au siècle de Périclès?

Si l'art de la cuisine a atteint de nos jours le degré de perfection extrême, avons-nous du moins encouragé et enrichi les novateurs, comme on l'a fait à Athènes du temps d'Aspasie?

Voici un exemple qui sera bien sûr apprécié, à l'époque de ripaille où nous sommes.

Vers l'an 170, avant Jésus-Christ, les gros bonnets de la finance, les viveurs émérites et les mangeurs renommés de la capitale de l'Attique, formèrent une Société pour l'encouragement et le développement de l'industrie culinaire. Les statuts portaient, entre autres articles, qu'un prix de plusieurs centaines de drachmes était fondé en vue de récompenser le procédé le plus savoureux pour apprêter les cailles, les ventres de nacelles et de thons, les tripes de lézard vert et les oreilles d'anguenila.

Il se présenta au concours un nombre de candidats incalculable. La commission désignée à cet effet faisait frémir sous ses yeux les concurrents, devant des fourneaux installés sur la place publique; elle ne distribuait les prix et les récompenses qu'après dégustation faite sur place des mixtures apprêtées devant elle.

Mais, la grande question gastronomique agitée chez les Athéniens fut celle de la truffe. On ne crut mieux récompenser l'inventeur d'un bon procédé